

ARGUS de la PRESSE

Tél. : 742-49-46 - 742-98-91
21, Bd Montmartre - PARIS 2^e

N° de débit _____

LETTRES FRANÇAISES
5, faubg Poissonnière - 9^e

5 Nov. 1969

aise de Chaillot, pour qui ne veut pas non plus abandonner ceux qui n'ont pas bénéficié de l'énorme machine publicitaire : radio, télévision, disques, et qui, en dehors de ce grand cercle, ont, eux aussi, quelque chose à dire.

Ballif, Denisov, Bancquart

Ainsi Claude Ballif, dont un soir à 18 h. 30, au musée d'Art moderne, Charles Frey, David Binder et Jean Grout jouent le *trio à cordes* N° 3, après ceux de Denisov et de Bancquart : trois créations.

Le trio de Denisov est une commande de la Biennale d'Art moderne, (dont l'un des buts est aussi d'aider de jeunes auteurs) comporte un hommage à Schönberg ; en deux citations. Il est un peu dans le climat de *Ode*. Finesse, nostalgie, écriture précise. Le trio d'Alain Bancquart, un indépendant, possède une cer-

Denise Bablet

Ces quelques pages ne peuvent rendre compte de cet extraordinaire spectacle que Krejca préparait depuis plus d'un an, ni de la qualité d'interprètes qui ont répété cinq mois durant. Les moins doivent voir *Lorenzaccio* en attendant qu'il vienne à Paris. Car si le Théâtre des Nations existe encore s'il veut avoir encore une quelconque signification, il se doit d'inscrire à son programme une représentation qui, dans sa richesse et son originalité, ne doit rien à aucune des modes et des formules qui courent ici et là. Un *Lorenzaccio* profondément authentique et en accord avec notre temps.

se redresse, se tord qu'on le voit d'un nouveau costume princier : il devient Come puis, après avoir prêté serment à Dieu et au Cardinal, Come garni la tribune d'ou il s'adresse à la foule Médicus pour Médicus, une nouvelle dictature s'annonce. Ainsi s'achève *Lorenzaccio* au Divadlo Za Branou Aux pieds de Come, *Lorenzaccio* est présent, ou plutôt disponible un autre Lorenzo dont un masque blanc dissimule encore les traits.

aujourd'hui

S

ue comme la nôtre est insatisfaite du présent rapide, instable. Il Morton Feldman « l'homme dis-Dieu sourit, dit le proverbe. Les visiteurs disposent, la musique t », et Franco Donatoni : « Les s du musicien indiquent dorénavant qu'il y avait, une fois, la musique... »

Les 30 heures du G.R.M.

Gestes nouveaux d'un virtuose révolutionnaire, à la guitare électrique, durant les 30 heures du G.R.M. (S.M.I.P.) à la Maison de la radio. Il s'appelle Pierre Urban et joue *Verités* de Guy Reibel, pour guitare électrique et bande magnétique 4 pistes. Début très rythmé, style Afrique, avec percussions battues, grattées, puis bruits de foules, de voix terribles, hallucinations, souffles pareils à des voix amplifiées. Le style dynamique, souvent sévère de Reibel nous le connaissons. La découverte est à la guitare qu'Urban « prépare », introduisant des baguettes de métal entre les cordes qu'il fait vibrer, obtenant toutes sortes de recettes, une extraordinaire variété de sons, certains très aigus très hauts de timbres », de boîtes à

ce que — faute de pouvoir le dénommer le meilleur représentant de que, mais Krejca apparaît aujourd'hui la promotion d'une telle forme artistique. Krejca ont-ils largement contribué à années 20 et 30 tels que Britan et doute des metteurs en scène des d'expression et sa réalisation. Sans profondément musical dans ses modes cosmoval que la tradition d'un théâtre parait important : il existe en Tchétchéria et sont toujours justifiés. Mais j'ai-merais insister sur un point qui me montre à quel point ils s'intégraient à un ensemble parfaitement cohérent les détails de cette représentation. Il faudrait pouvoir analyser tous

Une mise en scène polyphonique

Lorenzo suicide. C'est le double de Lorenzo qui d'un coup de poignard frappe un nouveau régime scelle son propre qui ne pourra contribuer à instaurer l'ère tout en sachant que cet acte quel par lequel il s'accomplit et se sner Alexandre en un acte individuel possédé et qui le conduit à assassiner Lorenzo suicide. D'une lucidité que lui

5-11-69
Espoir, de Rouges et blancs, de Silence et cri, ont pris dans le souvenir de Mai 1968 une résonance particulière. Jancso réalisa pourtant son film juste avant ces événements, et il serait abusif de prétendre qu'il s'en est directement inspiré, sinon peut-être pour ce slogan : « Ce n'est qu'un début, continuons le combat » qui, dans la bouche des jeunes révolutionnaires de 1947, paraît moins un anachronisme voulu qu'un parallélisme signifiant. On reconnaît à d'autres détails — le port de mini-jupes ou de blue-jeans — une certaine volonté d'actualisation, ou plus exactement de dépassement du cadre strict d'une époque pour montrer la relative continuité des phénomènes analysés par Jancso avec d'autant plus de perspicacité et de compréhension qu'il en fut lui-même le témoin, sinon le participant.

La Hongrie, en 1947, est un Etat socialiste de fraîche date où tout est encore à construire et à inventer. Les fils d'ouvriers et de paysans qui ont pour la première fois la possibilité d'accomplir leurs études, grâce aux « collèges populaires » récemment créés, investissent en chantant les bâtiments austères d'une institution d'enseignement catholique dont ils ont le dessein « d'émanciper » les élèves et de les gagner à la cause du socialisme, qui incarne à leurs yeux la vraie liberté, la fin des privilèges. Convaincus, dans leur enthousiasme juvénile, qu'ils vont changer le monde et que l'avenir leur appartient (ils ont chahuté des policiers, drapé d'un étendard rouge le Christ d'un calvaire) ils s'adonnent, avec un prosélytisme joyeux, à « l'agit-prop » d'une révolution culturelle qui commence par des chansons, des rondes, des appels à la discussion. Les séminaristes demeurent réservés, passifs, indifférents ou effrayés. L'un d'eux, d'origine juive, raconte comment il fut sauvé par les prêtres au temps où l'étoile jaune désignait son porteur à une mort certaine. Mais bientôt, avec l'irruption de quelques policiers et d'un représentant local du Parti, la tactique est modifiée. Au dialogue fraternel préconisé par Vaci, le responsable du groupe, qui croit à la persuasion, au libre choix, qui interdit à ses compagnons de « faire du cirque » dans les couloirs du monastère affublés des étoles sacerdotales dont ils se sont emparés, les militants les plus exaltés veulent substituer des méthodes de coercition selon eux plus efficaces. Ils écartent Vaci, jugé trop tiède, traitent leurs interlocuteurs muets en ennemis qu'il faut mater, entassent pêle-mêle leurs livres dans la cour, sans aller pourtant jusqu'à les brûler, parce que « d'autres ont déjà fait cela », comme aussi tondre des innocents. Aux paroles de Vaci : « Il faut nous faire connaître, nous faire aimer », les fanatiques répliquent : « La révolution est dure et impitoyable. » A l'inquietude manifestée sur « les mauvais moyens qui peuvent déformer le but », ils répondent en dénonçant l'opportunisme. Si la manière forte voire inquisitoriale, a pour conséquence immédiate de répandre la crainte, le mépris et la haine (le jeu-